

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je vous ai dit dans ma dernière chronique qu'un mouvement s'organisait parmi nos écrivains et nos artistes, afin d'élever par souscription publique un monument à la mémoire de Max Waller, le fondateur de cette *Jeune Belgique* à laquelle nous dûmes cette belle floraison littéraire qui s'imposa même à l'admiration de l'étranger. En effet, il n'existe pas un nom considérable dans les lettres de ce pays qui ne soit celui d'un poète, d'un conteur, d'un essayiste ou d'un critique ayant fait partie, entre les années 1881 et 1901, du groupe de ces « Renaissants ». Ici tout ce qui tient actuellement la plume avec une certaine autorité collabora à la vaillante et vivante revue, à la fois œuvre de combat et œuvre créatrice.

L'appel du *Thyrse*, l'intéressante revue des « Jeunes » de maintenant, a été entendu. Les adhésions enthousiastes affluent. *L'Eventail*, l'excellent journal théâtral, fondé et dirigé par M. Frédéric Rotiers, un des intimes amis de Max Waller, a aussi ouvert une liste de souscription qui s'allonge et grossit à plaisir. Des conférences seront faites dans le pays entier. Le succès de l'entreprise paraît assuré. Le sculpteur Victor Rousseau s'étant offert pour exécuter le monument, le comité organisateur s'est empressé d'accepter le concours de cet artiste élégant et délicat, peut-être le plus apte entre tous les statuaires à symboliser par le marbre le fin talent, la gracieuse intrépidité, le dandysme si artistique ou plutôt l'art si dandy de Max Waller. Mais en élevant un monument à ce délicieux chérubin de lettres on commémorera aussi, je pense, l'œuvre collective de la *Jeune Belgique*, et la composition de Victor Rousseau célébrera en Max Waller non seulement le gentil poète de la *Flûte à Siebel*, mais surtout l'ardent, le volontaire, le courageux héros qui sut réunir autour de lui toutes les forces littéraires de sa génération pour les conduire à la victoire. C'est à bon droit que, dans sa conférence du *Thyrse*, le poète Albert Giraud comparait notre toujours regretté ami à ces capitaines de vingt ans, à ces généraux imberbes de la première République : Hoche ou Marceau.

L'auteur de *Hors du siècle*, l'évêque des derniers Valois et des grands fastes princiers, a d'ailleurs fort bien défini l'œuvre et le geste de Waller.

« Avant la fondation de la *Jeune Belgique*, a-t-il dit, il y avait certes des écrivains dans notre pays, et ni Waller ni ses amis ne s'imaginèrent un instant qu'ils venaient d'inventer la

littérature. Mais nos rares écrivains dignes de ce nom végétaient ignorés même de l'élite intellectuelle, séparés les uns des autres par un désert d'hommes, par l'aigreur de la solitude, par les nécessités de la vie, et par la politique qui empoisonnait tout. Pirmez rêvait dans son château d'Acoz ; De Coster et Van Hasselt étaient morts ; Lemonnier et d'autres tournaient les yeux vers Paris et menaçaient de s'expatrier.

« La *Jeune Belgique* honora les morts, répandit leur nom, fleurit leur tombe, fit surgir du sol ingrat des monuments expiatoires. Elle accueillit les vivants avec des airs de joie, les salua comme il convenait, et, par des démonstrations éclatantes, les vengea de l'oubli et du dédain du monde officiel. Et surtout, elle s'ouvrit aux nouveaux venus : elle les inséra, les mit en rapport, en contact, en confraternité. Elle stimula leur zèle en leur inspirant confiance dans leur talent et en leur laissant entrevoir un glorieux avenir. Elle provoqua en combat singulier la lourde indifférence nationale, et l'on vit David, d'un coup de fronde, faire tomber le géant philistin. La foule s'emut, s'amassa, fut scandalisée, irritée, occupée. L'écho, aphone chez nous depuis si longtemps, retrouva sa voix et apprit des noms de poètes et de romanciers..

« Grâce à Max Waller et à la *Jeune Belgique*, la littérature fut émancipée de la politique. Cette intruse fut reconduite jusqu'à la frontière du royaume des lettres. Cette expulsion nécessaire permit à tous les jeunes écrivains de collaborer à la même revue. Tous étaient reçus et insérés pourvu qu'ils montrassent quelque promesse de talent..

« Je n'ai pas à vous apprendre le succès d'une œuvre dont l'effet se prolonge encore. Grâce à Waller la *Jeune Belgique* fut le berceau et l'asile de tous ceux qui tenaient une plume chez nous. Tous, du plus ignoré au plus célèbre, du plus petit au plus grand, lui doivent quelque chose. Aujourd'hui que la littérature belge, émancipée, est en train de faire son tour du monde, pour rentrer ensuite triomphalement dans sa patrie à peu près conquise, nous serions tous des ingrats si nous laissions impayée notre dette sacrée. Il faut qu'un monument de reconnaissance soit enfin élevé à ce jeune héros, non seulement parce qu'il fut un écrivain charmant, mais parce qu'en fondant sa revue, à laquelle il sacrifia tout, son temps, son argent, ses contes et ses poèmes, il a contribué à faire la Belgique plus grande et plus honorée. »

Rien de plus exact que les constatations de M. Albert Giraud.

Ils appartenait à la *Jeune Belgique* les deux excellents romanciers belges, MM. Eugène Demolder et Hubert Krains, dont le *Mercur de France* vient d'éditer deux nouvelles œuvres, le *Jardinier de la Pompadour* et le *Pain Noir*, après avoir publié celles-ci dans sa revue.

C'est un *Jeune Belgique* encore, et de la première heure, de la fondation, que le grand poète Emile Verhaeren à qui les écrivains de France convoqués récemment par la *Plume* offraient un banquet fraternel, et à qui l'État belge vient de décerner le prix quinquennal de littérature française, pour *les Visages de la Vie*.

M. Emile Verhaeren est le troisième des *Jeune Belgique* qui décroche ce prix. Il y a quinze ans votre serviteur l'obtint pour son roman *la Nouvelle Carthage*, puis, cinq ans plus tard, ce fut au tour de M. Albert Giraud pour ses poèmes *Sous la Couronne*.

Il y a lieu de constater que les jurys, chargés de décerner le prix assez chiche comparé aux encouragements officiels dont jouissent les autres arts (musique, peinture et sculpture), se recrutent avec beaucoup plus de soin et donnent plus de garanties quant à la compétence qu'autrefois. Encore une des conséquences de la vaillante campagne entreprise par la *Jeune Belgique*! Aujourd'hui de vrais écrivains figurent dans ces jurys. Ainsi, dans celui qui vient d'attribuer le prix à Verhaeren, se trouvait son confrère Giraud. Et les graves professeurs et critiques appelés à siéger à côté d'artistes et de poètes ne sont plus les cuistres d'il y a vingt ans. Rappelons-nous la formidable levée de... fourchettes organisée, vers 1882, en l'honneur de Camille Lemonnier à la suite de la décision du jury qui n'avait pas décerné le prix plutôt que de devoir couronner l'auteur du *Mâle* et du *Mort*. Et plus tard, lorsqu'il lui fallait s'exécuter, sous la pression de l'opinion publique arrachée à son apathie par les efforts des Waller, des Giraud et de leurs amis, — avec quelle mauvaise grâce ce jury s'exécutait! Et de quelles réticences il usait! Et à quels injurieux et humiliants commentaires il se livrait dans son « rapport » avant de se décider à conclure en faveur du lauréat. Ma foi! On eût autant aimé se voir traduit devant la cour d'assises. A telle enseigne que des écrivains jugèrent, dans l'intérêt de leur dignité, devoir refuser les quelques malheureux billets de banque que le mécénisme officiel leur allongait avec de si vilaines grimaces. Tel fut notamment le cas de M. Maurice Maeterlinck qui leur fit rengainer une première

fois leur prix de littérature dramatique et qui n'a accepté ce même prix, par la suite, que, parce que depuis, l'institution du jury, épurée et relevée ainsi que je le disais, ne représentait plus un conciliabule de scribes fielleux et mal appris.

Si les lettres françaises chez nous ont à se réjouir, sous ce rapport, d'un certain progrès, il s'en faut que nos confrères flamands de la jeune littérature aient obtenu des jurys aussi corrects et aussi « dans le mouvement ». Et pourtant Dieu sait si cette jeune littérature flamande se montre généreuse et féconde ! Je crois même qu'en ce moment il se produit ici (abstraction faite des noms déjà connus) plus d'œuvres intéressantes, poésies et romans, en flamand qu'en français. Chez nos jeunes « franco-belges » je chercherais vainement des romanciers comme Streuvels, Baekelmans et Herman Teirlinck, des poètes comme Willem Ghysels, René De Clercq. Mais, je le répète, les jurys flamands appelés à analyser et à estimer ces œuvres sont loin d'être à la hauteur des tendances et de la vitalité nouvelles.

Ontwaking, une vaillante et libre revue d'art et de sociologie qui paraît à Anvers, reproduit en les encadrant de belle encre des passages vraiment stupéfiants du rapport du jury chargé de décerner le prix au meilleur ouvrage littéraire en flamand paru pendant les derniers cinq ans. Guido Gezelle étant mort et sa gloire s'étant enfin levée et imposée en dépit de l'envie et de la malveillance des académiques chez lesquels on recrute lesdits jurés, ceux-ci se sont enfin résignés à couronner l'ouvrage posthume, *Rymsnoer*, du grand lyrique, un des plus grands du XIX^e siècle. La *Jeune Belgique* lutte, et victorieusement, pour écarter les préoccupations politiques des lettres belges d'expression française ; il faudra que la jeune Flandre mène une vigoureuse et non moins vigoureuse campagne pour en finir avec les bonzes flamands qui, pour flatter les tendances puritaines de nos gouvernants, passent les œuvres littéraires au crible de la censure moraliste la plus étroite et la plus cafarde.

Le rapport en question reproche à Pol de Mont, un de nos meilleurs poètes flamands, de manquer d'orientation morale dans son « introduction à la Poésie ». Le même document incrimine M. Christiaens, qui écarte systématiquement de ses *Gelegenheids bloempjes* (Fleurettes de circonstance) toute allusion religieuse ; et il constate en la déplorant l'absence du nom de la divinité dans la plupart des œuvres offertes au concours. Et c'est avec des moues encore plus grima-

çantes et plus rechigneuses que celles de nos jurys français d'il y a vingt ans, que ce rapport, chef-d'œuvre de stupidité et d'incompréhension, enregistre les crânes œuvres des jeunes flamands dont les revues hollandaises les plus collet-monté se disputent la collaboration. Mais, comme dit le proverbe oriental, les chiens aboient et la caravane passe !

M. Styn Streuvels vient de faire paraître chez l'éditeur Veen, à Amsterdam, un grand roman en deux parties intitulé *Minnehandel* (Commerce amoureux). Il s'agit des diverses beautés rustiques que courtise et avec lesquelles se divertit aux kermesses et aux autres fêtes villageoises un jeune gars, luron et bon vivant, avant de faire définitivement choix de celle qui sera sa compagne pour la vie. Et encore par un concours de circonstances étrangères à sa volonté et à ses sentiments, que l'auteur nous raconte avec une ironie mélancolique tempérée par une douce philosophie, — ce choix n'incombe point au galant même. Il aimait sérieusement et exclusivement, croyait-il, la seconde fille d'un notable cultivateur, et lorsqu'il fait sa demande au père, celui-ci l'arrange et le retourne si bien qu'il lui endosse sa fille aînée sous prétexte qu'il n'est décidé à marier ses héritières que dans l'ordre de leur naissance.

Le prétendant, d'abord un peu éplafourdi, se résigne à cette substitution, et ce d'autant plus aisément que l'aînée lui apportera la même dot que sa jolie sœur avec des agréments physiques très passables encore. Comme les précédents écrits de M. Streuvels, ce roman se recommande par une observation très exacte mais aussi très émue et très sympathique des paysans de la West-Flandre ; le terroir où l'auteur est né et où il n'a cessé de vivre. A la différence des romanciers français de l'école naturaliste qui observèrent les campagnards avec des airs de protection et des dégoûts d'homme supérieur, M. Streuvels comprend et chérit ses personnages ; il nous montre leurs petits ridicules et même leurs tares sans appuyer et sans tomber dans la charge ou la satire, sans forcer la note ; il nous fait partager sa sympathie et son indulgence, et le plus souvent même il nous peint ses West-Flamands avec tant de cordialité, de saveur et de lyrisme qu'il arrive à nous les faire voir sous le même jour enthousiaste et poétique. Tous ces personnages, de caractères et de types très variés, vivent d'une vie intense. Il met autant d'accent et d'effusions dans la peinture de leurs déduits que dans celle de leurs travaux. Un frisson de robuste et saine jeunesse parcourt cette œuvre dans laquelle exulte la joie d'aimer et de vivre, mais

aussi de travailler au plein air, dans le libre espace, au souffle intrépide du vent, sous les caresses brûlantes du soleil. Jamais on n'a chanté géorgique plus passionnée que dans ce nouveau livre de Streuvels, peut-être le meilleur qu'il ait écrit. Au commencement du chapitre intitulé *Het Zomerlief*, il y a une description d'une matinée venteuse, à l'époque des labours du printemps, un épisode dont la belle humeur et le mouvement impétueux font songer à certaines pages de Dickens où le romancier prête une personnalité vivante, raisonnable, sensible aux grandes forces élémentaires. De même la fenaïson dans le chapitre *De Wondertyd* peut soutenir la comparaison avec *Den Oogst*, cette nouvelle d'un lyrisme épique dont j'eus déjà l'occasion de vous parler. A citer encore le repas de noces et le bal qui le termine ; la promenade jusqu'à la chapelle devant laquelle les fiancés ont coutume d'échanger leurs gages d'amour ; la lettre d'un soldat à son amie et la réponse de celle-ci, sans parler de toutes les scènes de mœurs, admirablement observées et rendues, où l'insouciance et la joie débridée, exubérante, du jeune paysan contrastent avec les soucis et les calculs du vieux cultivateur, forcé de recourir à l'hypothèque pour faire face à des échéances et garder toutes les apparences de la prospérité, jusqu'au moment où la nouvelle de la mise en vente publique de la ferme, des terres, du mobilier, du bétail et de l'outillage, éclatera comme un coup de foudre et consommera définitivement cette ruine contre laquelle il se débattait depuis tant d'années. La scène la plus poignante de *Minnehandel* est peut-être celle où Max et sa fiancée Clotilde inspectent, en attendant de s'y installer, la ferme des parents d'Anneke, la première amoureuse de Max, et une des très jolies figures dans cette galerie de fraîches villageoises et de gars bien découplés.

A signaler encore un volume de poésies, *Wandelingen*, dans lequel M. Willem Ghysse, neveu du regretté poète Emmanuel Hiel, marche brillamment sur les traces de son oncle ; et une réédition chez H. Van Romburgh, à Utrecht, de *Lentesotternyen en twe Eerste Idylles*, le meilleur recueil de vers de M. Pol De Mont ; livres sur lesquels je me propose d'ailleurs de revenir dans une prochaine chronique ainsi que sur de merveilleuses chansons pour le peuple de M. René De Clercq.

Du côté de la production littéraire en langue française, notons un curieux livre de M. Georges Rens : *En amours vers l'amour* et un très bon roman, *le Prestige*, de M. Paul André, qui nous avait déjà donné mainte œuvrette aimable, mais dont

celle-ci est une œuvre dans la plus haute acception du terme.

Les Expositions ne chôment pas. En ce moment est ouverte une remarquable exposition d'art français du XVIII^e siècle organisée par la société française de bienfaisance de Bruxelles, et dans laquelle on admire des œuvres de Watteau, Lancret, Pater, Boucher et de merveilleux gobelins. Au salon du cercle *Pour l'Art* il y avait de robustes et tragiques Laermans, notamment un *Enterrement* dans un paysage inouï valant peut-être tout le reste de l'envoi, et un *Vaincu* d'une faloterie macabre très bien attrapée. La grande toile *les Paysans* a le défaut de reproduire trois fois et presque identiquement le même modèle. A *Pour l'art* il y avait aussi des dessins rehaussés de couleur de M. Amédée Lynen, d'une verve, d'une observation, d'une fantaisie et d'une probité que l'on ne rencontre guère chez nos artistes; autant de merveilles. M. Firmin Bals, aussi, avait de bons dessins. M. Fabry, de très intéressants panneaux décoratifs, et M. Victor Rousseau des sculptures, entre autres un buste de jeune fille, aux cheveux nattés, rivalisant avec l'art florentin le plus pur; du florentin avec un je ne sais quoi d'éminemment moderne et de tout spécial dans la sensibilité.

Au théâtre de la Monnaie, on vient de reprendre *les Maîtres chanteurs* dans des conditions remarquables, avec une mise en scène, des décors et des costumes nouveaux, et sans aucune des coupures traditionnelles. Ainsi, on entend à présent le discours final de Hans Sachs, la conclusion logique et indispensable de l'œuvre.

Dans son dernier concert du Conservatoire, M. Gevaert a exhumé, pour le plus grand bonheur des délicats et des connaisseurs, l'acte principal de la sublime *Vestale* de Spontini, que non seulement les générations actuelles n'ont jamais vue représentée au théâtre, mais dont on n'exécute plus jamais une note dans les concerts.

Vient de paraître l'*Almanach de la Roulotte littéraire et artistique*. Parmi les collaborateurs à ce joli magazine je relève les noms d'Edmond Picard, Stuart Merrill, Rodenbach, Lemonnier, Willy, Remy de Gourmont, Verhaeren, Gille, Gilkin, Eugène Demolder, Louis Delattre, Albert Giraud, Maurice Des Ombiaux, Georges Virrès, Rachilde, Théo Hannon, Hubert Krains, Melek, Retté et ceux des artistes Bernier, Laermans, Gilsoul, Hélène De Rudder, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.